

## **Au temps où les Arabes dansaient Radhouane El Meddeb (La Compagnie de SOI)**

L'imparfait du titre de la « pièce » (les guillemets ne sont pas là au hasard) n'est pas trompeur s'il on se réfère aux propos du metteur en scène. Il fait écho à un « âge d'or » sans entrave, « sans condamnation, sans prohibition ». Le monde était « brillant » il y a plusieurs dizaines d'années de nous. « La danse du ventre survenait » et ce spectacle est un « écho lointain de ces chants et ces danses ».

Arrivé à la fin de la pièce, le spectateur peut bien renier en partie ses propos tant les quatre danseurs en scène sont proches de lui. Ces quatre danseurs (arabes, s'il fallait le préciser) entrent en résonance avec nous.

Ce n'était pas gagné car de longues minutes initiales meuvent les danseurs très lentement, par le bas uniquement (seules les jambes bougent). C'est volontairement terne comme si les hommes s'empêchaient eux-mêmes de danser. La lumière très fine n'éclaire que très peu les visages qu'on peine ainsi à distinguer. On voit des corps relativement musclés sous les pantalons et les chemises. C'est très simple. Trop simple peut-être, avec, pour unique décorum dix-sept petit tapis carrés cramoisis au fond de la scène.

Le rêve du spectateur doit passer par les mouvement du corps alors ! Nous sommes frustrés de voir huit jambes se mouvoir de manière si lente. C'est que le spectacle est fondé sur un crescendo.

Tout va de plus en plus vite, les danses sont de plus en plus saccadées. Les artistes semblent de plus en plus libres sur la scène jusqu'à retirer leurs chemises et finir à moitié nus (ils sont déjà pieds nus).

Au fil de la « pièce », les quatre danseurs peuplent et habitent l'espace scénique. Nul besoin de décor ou de fioritures baroques. Les corps se suffisent à eux-mêmes et au plaisir des yeux et des oreilles, à son paroxysme dans la seconde moitié de l'heure que dure cette espèce de cabaret arabe. C'était en effet l'ambition avouée du metteur en scène que de mener à bien une revue. Projet avorté en raison des « événements politiques »...d'où sans doute le début très morne et les coupures dans le spectacle. Des moments de contrition, un moment où la chemise à peine retirée (le corps du premier dénudé est superbe)

devient un foulard. Certaines poses sont religieuses, ou du moins, supposent le recueillement, avec ou sans les tapis.

Cette heure est, a contrario et en crescendo, un hymne à la sensualité et au corps masculin. Le corps du mâle se délivre de la chemise bien sûr mais sur des noirceurs et des tourments qui entravent la liberté d'être, de danser et de vivre. Les visages sont ainsi de plus en plus éclairés et sourient à la fin de la pièce dans un ultime tour de danse aussi entraînant que magnifique. Les hommes n'hésitent pas à respirer fort, à presque gémir. C'est quasi érotique et le public de s'amuser de certaines positions sans doute lascives ou suggestives (le bassin –méditerranéen– a vraiment bien travaillé !).

Tout le corps bouge, le corps impose la musique, continue de battre après même que la musique s'est arrêtée. Les mains s'élèvent, les pieds battent en rythme, une mélodie arabe vient traverser la salle et enflamme le corps de nos quatre danseur.

Tout est souffle, tout est saccadé. Seules les quelques coupures recueillies nous ramènent au sombre début de l'œuvre et en fait à l'angoisse d'être jugé, à la honte telle qu'Annie Ernaux la considère dans son cadre familial restreint. Le corps est un formidable instrument de liberté pour l'Homme. On se moque de savoir si la cigarette fumée et passée de bouche en bouche vers la fin du spectacle est une provocation (il y a « vin » dans Evin ; on pourrait passer d'une addiction à une autre après tout) puisque les volutes de fumée s'envolant au plafond du théâtre sont aussi belles que les respirations des danseurs, transpirant de bonheur. Un poumon poétique.

Quatre électrons libres, une atmosphère de plus en plus électrique (vaut mieux dès lors le tabac que de l'eau pour éponger l'alcool) et une pièce stimulante.

Une pièce comme une pièce de la maison où l'on vit ; elle est bien décorée, elle sent bon l'Orient, on s'y dénude et on y marche les pieds nus. Une pièce chaude dans laquelle le corps se recueille pour ensuite mieux se déchaîner et l'on sait la dureté des chaînes quand elles sont serrées bien l'Interdiction ou la Honte.

Le rideau noir du fond de la scène sert finalement d'écran sur lequel se dépose un petit film, celui d'une danseuse orientale et ceux qui l'admirent avec leurs expressions quasi grotesques.

Moment émouvant : les danseurs s'effacent pour regarder cet ancien spectacle, vestige de l'âge d'or dont nous avons ici des fragments précieux, des poussières qui font briller nos yeux.

Les postures des danseurs sont parfois grotesques aussi, mais sublimes tout à la fois. Hugolienne pièce où j'ai habité pendant une heure.

Citons l'immuable Baudelaire pour rendre hommage à la beauté fulgurante de cette Pièce :

« Sois plus tranquille, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille ». Le regret est « souriant » et ces hommes mouvementés sont bien tranquilles quand ils dansent.